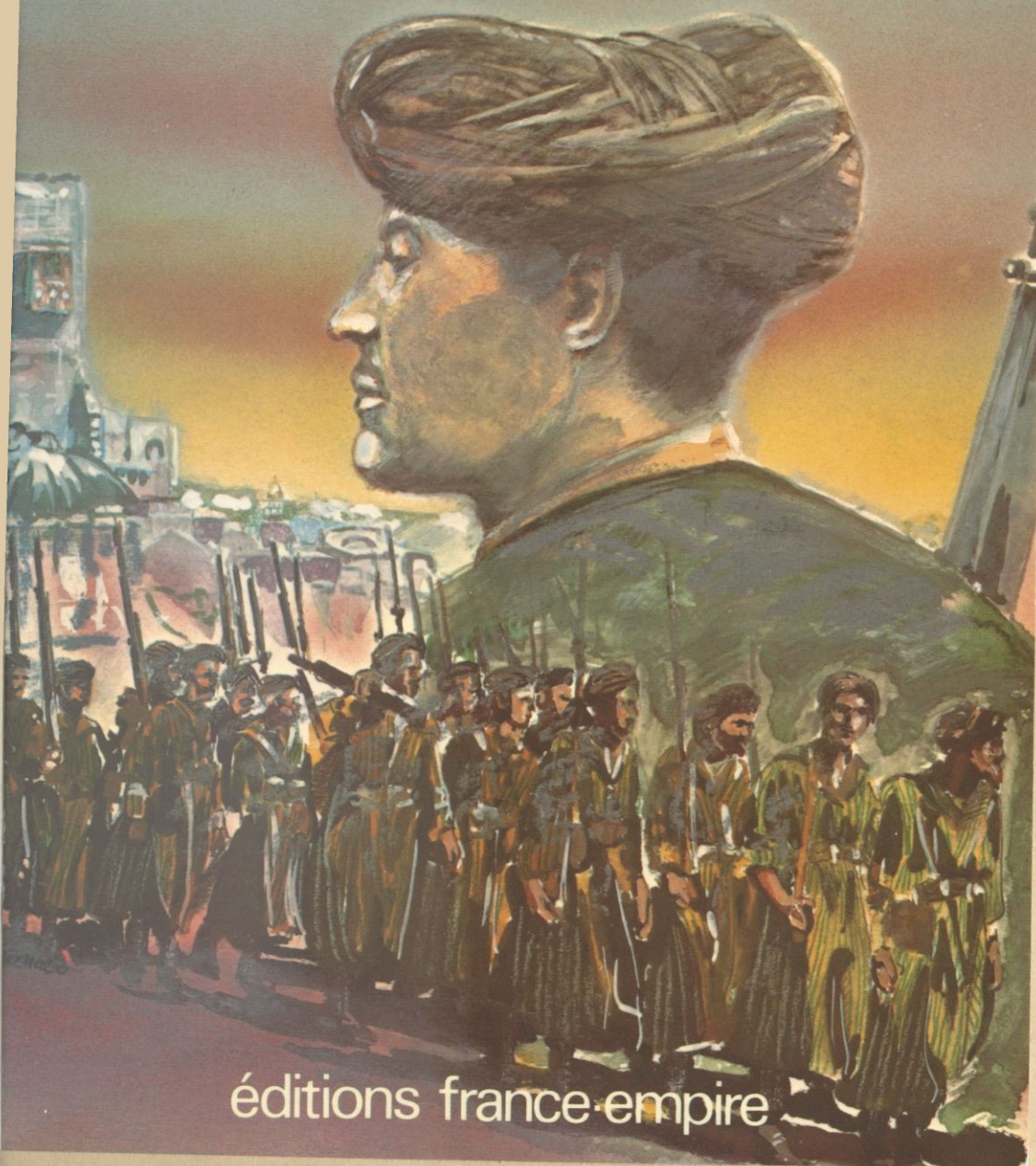


[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

JACQUES AUGARDE

PRÉFACE DU GÉNÉRAL GUILLAUME

LA LONGUE ROUTE DES TABORS



éditions france-empire

82
1745

Jacques AUGARDE

LA LONGUE ROUTE
DES
TABORS

LA LONGUE ROUTE
DES
TABORS

8° 02
1745

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, rue Jean-Jacques Rousseau - 75001 PARIS

LA LONGUE ROUTE
DES
TABORS

Jacques AUGARDE

LA LONGUE ROUTE
DES
TABORS

8° 03
1745

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, rue Jean-Jacques Rousseau — 75001 PARIS

*Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés
par l'éditeur de cet ouvrage ?
Envoyez simplement votre carte de visite aux*

EDITIONS FRANCE-EMPIRE

Service « Vient de paraître »
68, rue J.-J. Rousseau, 75001 Paris,

*et vous recevrez, régulièrement et sans engagement de votre part, nos bulletins
d'information qui présentent nos différentes collections, que vous trouverez
chez votre libraire.*

© Edition France-Empire, 1983

Tout droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

IMPRIMÉ EN FRANCE

Aux Français et aux Marocains
des Forces Supplétives
morts et vivants
qui ont lutté pour la Paix et la Justice
pour l'Unité du Maroc
et pour la Libération de la France

Cet ouvrage n'est ni un livre d'histoire, ni un compte rendu d'opérations, il est seulement une contribution à une meilleure connaissance des Forces Supplétives Marocaines. Il doit permettre de mieux comprendre les goumiers, dans la vie courante et au combat. Il entend participer à la reconstitution d'une atmosphère riche d'une émouvante fraternité créée par les Français et les Marocains en dépit de leurs différences fondamentales.

Les faits rapportés sont exacts : les noms des participants le sont aussi, sauf par discrétion, pour ceux qui du Garigliano au Danube se sont trouvés à l'échelon de l'exécution dans l'environnement immédiat de l'auteur.

Les Français et les médias
de l'ère numérique
dans le monde
de la presse et de la culture
de la presse et de la culture
de la presse et de la culture

Les médias numériques ont révolutionné la manière dont nous communiquons, nous informons et nous divertissons. Cette révolution a été rendue possible par les progrès technologiques et les changements sociaux. Les médias numériques ont permis de diffuser l'information plus rapidement et plus largement que jamais. Ils ont également permis de créer de nouvelles formes de contenu et de nouvelles manières de consommer les médias. Cependant, cette révolution a également soulevé de nouvelles questions et de nouveaux défis. Les médias numériques ont-ils élargi ou réduit l'accès à l'information ? Ont-ils amélioré ou dégradé la qualité de l'information ? Ont-ils renforcé ou affaibli la démocratie ? Ces questions méritent d'être explorées et débattues.

Journaliste évadé de France, Jacques Augarde a rejoint le Maroc à l'automne 1943, après un séjour de plusieurs mois dans les prisons espagnoles.

Affecté, sur sa demande, au XXII^e Tabor, il a débuté aux goums comme aspirant de réserve.

Nommé sous-lieutenant, avant de rejoindre, au printemps 1944, le 1^{er} Groupe de Tabors Marocains, il arrive juste à point au 62^e Goum, en Italie, pour franchir le Garigliano et participer à la marche sur Rome du Corps de montagne dont les goums constituent l'avant-garde.

Il est des premiers débarqués à Saint-Tropez, avec le 1^{er} G.T.M., le 19 août 1944. Il ne le quittera qu'après avoir pris part à la glorieuse libération de Marseille, avoir vécu dans la neige des hautes forêts vosgiennes les pénibles journées du dernier hiver de guerre, après avoir été de ceux qui réalisèrent brillamment la percée de la ligne Siegfried et s'arrêtèrent en vainqueurs au-delà du Danube.

Par décret du 14 juin 1946, Jacques Augarde, qui avait déjà été cité à deux reprises au cours des campagnes d'Italie et de France, était promu chevalier de la Légion d'honneur, pour faits de Guerre. Cette croix récompensait non seulement l'officier de goum, qui avait payé de sa personne au Monte Quajo, en Italie, et sur le Lac Noir, dans les Vosges, mais aussi le publiciste qui, réfugié dans la clandestinité aux heures sombres de l'occupation, avait mis son intelligence et son dévouement au service du Pays, recherchant les renseignements sur l'ennemi et organisant des chaînes d'évasion.

Bordelais d'adoption, fils d'un médecin militaire ayant servi outre-mer, Jacques Augarde avait déjà, dès sa jeunesse, le goût des gens et des choses d'Afrique du Nord. Son passage aux goums, où il

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

a partagé avec les officiers des Affaires indigènes du Maroc les joies et les deuils des camps d'Italie, de France et d'Allemagne, où il a vécu au contact étroit des rudes montagnards berbères de l'Atlas, a fait de lui un homme averti de l'Islam et un fervent de l'amitié franco-musulmane.

Simple, affable, curieux, actif, poète à ses heures, Jacques Augarde, tout jeune encore, a parcouru déjà une brillante carrière politique. Après avoir été élu par les Français du Maroc à l'Assemblée Constituante, il n'a cessé depuis d'être à l'Assemblée Constituante ou au Conseil de la République l'un des représentants du département de Constantine. Sous-secrétaire d'État aux Affaires musulmanes, de novembre 1947 à juillet 1948, il a pris une part active à la mise sur pied de l'Assemblée Algérienne et à l'élaboration du nouveau Statut de l'Algérie.

Ses interventions à l'Assemblée Nationale comme membre de la Commission de la Défense Nationale en faveur des anciens combattants ont été très remarquées.

Son ouvrage, plein de la vie de nos goumiers en campagne, fera encore mieux connaître au grand public, parmi les combattants de la dernière guerre, ceux que la France et les Alliés appelaient les « Tabors ».

Cette préface est pour moi l'occasion de rappeler leur origine et leur vie dans la clandestinité, moins connues que leurs faits d'armes, mais qui préparaient leur glorieuse épopée de 1942 à 1945.

* * *

Certes, lorsqu'en 1908 le général d'Amade, commandant du corps de débarquement du Maroc, ordonnait la création des six premiers goums de la Chaouïa, véritables milices locales de Sidi Boubeker, Ouled Saïd, Settat, Kasbah ben Ahmed, Boucheron et Camp Boulhaut, il n'imaginait certainement pas que de sa timide expérience sortiraient les valeureuses unités de combat des dernières campagnes.

Pourtant, dès 1911, faute d'effectifs français et algériens suffisants, les goums cessent d'être des milices locales. Les six goums de la Chaouïa et les forces auxiliaires locales, au total deux mille hommes aux ordres du chef de bataillon Simon, chef du Service des Renseignements de Casablanca, forment l'avant-garde de la colonne qui se dirige le 25 avril sur Fès en révolte et où la colonie française court les plus grands dangers. Ce groupement se couvre

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

de gloire et reste à l'avant-garde des troupes jusqu'à leur entrée dans la capitale du Nord, le 21 mai 1911.

Par la suite, d'éclatants succès leur valent une étonnante multiplication.

Jusqu'en 1935, ces formations ne cessent en effet de proliférer : en 1914, il y a quatorze goums ; en 1918, on en compte vingt et un ; en 1934, ils sont cinquante et un. Sur le front de la dissidence, du Nord au Sud, menant chaque jour une rude guerre de patrouilles, d'embuscades, d'avant-garde de colonne, ils poursuivent inlassablement l'œuvre de pacification que nous nous sommes fixée et au cours de laquelle soixante-trois officiers des Affaires indigènes, quatre-vingt-dix-neuf sous-officiers de l'encadrement, tombent à leur tête en les menant au combat.

Mais le but est à peine atteint que des menaces se précisent en Europe et obligent le gouvernement à envisager, en cas de conflit, le retrait d'une partie importante des troupes du Maroc.

Un nouveau problème se pose pour les goums. A celui de la sécurité intérieure s'ajoutera désormais celui de la défense des frontières.

Dès le début de 1939, le résident général obtient de porter à cinquante-sept le nombre des goums actifs et de lever éventuellement cinquante et un goums auxiliaires qui feront annuellement une période d'instruction de vingt et un jours.

C'est dans cet état de pré-mobilisation que les hostilités éclatent à nos frontières du Nord-Est.

Les goums de marche sont mis sur pied et une partie d'entre eux est engagée contre l'Armée italienne du front tripolitain avant que ne sonne le « Cessez-le-feu » de l'Armistice.

* * *

L'Armistice, qui signifie la défaite de l'Armée française, résonne comme un glas dans le cœur des troupes du théâtre d'opérations de l'Afrique du Nord qui n'ont pas eu l'honneur de se battre.

Parmi ses cadres, nul n'accepte le fait et chacun s'emploiera dans sa sphère à en surmonter les conséquences.

Dans le désarroi des esprits, la Direction des Affaires politiques du Maroc est appelée à une tâche immense qu'elle poursuivra sans éclat, à l'abri des indiscretions : assurer la continuité de l'œuvre civilisatrice de la France, accroître les forces militaires placées dans son orbite et recevoir dans leur sein les excédents que l'Armée de l'Armistice ne peut, sans danger, conserver.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Un premier écueil doit être évité, c'est que nos Forces auxiliaires, en particulier les goums, soient considérés par le vainqueur comme des unités de combat.

Dès juillet 1940, un texte définit à tous la position qu'il convient d'adopter :

« Les goums sont des unités de Police marocaine : entretenues « sur le budget du Protectorat et placées à la disposition immédiate « des autorités locales en vue d'assurer la police et la sécurité des « tribus. Dans les régions frontalières, ces unités participent à la « police de la circulation et à la surveillance douanière. »

En juin 1941, il me faudra personnellement défendre cette position avec vigueur devant les autorités allemandes de la Commission de Wiesbaden.

Ainsi, les goums survivront ; bien mieux, ils s'amélioreront malgré les difficultés de toute nature qui surgiront au fur et à mesure que le contrôle des commissions se fera plus étroit.

Tout le personnel des goums, officiers, sous-officiers et goumiers, est doté d'un statut civil. Le fonctionnement et l'entretien des unités sont assurés par le budget chérifien. En fait, le budget métropolitain supportera cette charge, en allouant au Maroc, par l'intermédiaire du budget des Affaires étrangères, les subventions nécessaires.

Au problème financier s'ajoutent conjointement ceux du camouflage de l'armement et du matériel, de l'entretien des unités, de l'absorption des effectifs excédentaires de l'Armée.

Les instructions officielles ne suffisent pas toujours et c'est le plus souvent verbalement que la pensée du chef est diffusée à tous ceux qui peuvent avoir à subir les questionnaires insidieux des commissions ennemies.

Bientôt, en mai 1941, des réductions impératives d'effectifs sont imposées. Dans les conditions les plus secrètes, les goums devront dorénavant administrer des effectifs autorisés et des effectifs camouflés : « les travailleurs auxiliaires des goums ». Ces travailleurs ne figureront pas sur les contrôles ni les pièces comptables. Ils seront cependant instruits, habillés, payés comme des goumiers et ne connaîtront même pas leur changement de situation. Sans doute, certains des goumiers du 62^e et du 63^e Goums qui, trois ans plus tard, devaient combattre aux côtés du lieutenant Augarde, étaient-ils de ces travailleurs de la période de l'Armistice, ignorant encore ce qu'avait été leur état pendant cette période de détresse et d'espérance.

C'est ainsi qu'aux cinquante-sept goums de 1939 viennent, dans la clandestinité, s'en ajouter de nouveaux. Ils sont bientôt

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

cent deux. Une circulaire résidentielle très secrète, en décembre 1940, décide de la constitution de deux tabors actifs, rassemblés, et de deux tabors de formation, non rassemblés. Chacun d'entre eux, comprenant quatre goums d'infanterie et un goup hors rang, représente la valeur d'un gros bataillon.

A partir de juin 1941 et au début de 1942, se formeront avec des « travailleurs auxiliaires », à l'abri des investigations allemandes, les états-majors et les goums de quartier général, enfin des groupes de tabors marocains, véritables régiments supplétifs. Ce sont ces cohortes, fortes au total de vingt-trois mille gouierniers et « travailleurs auxiliaires », encadrées par des « agents », en réalité sous-officiers de carrière, et des « contrôleurs des Affaires indigènes », en réalité officiers de tous grades, qui, dès la reprise des hostilités, apparaîtront au grand jour avec leur matériel de guerre, prêts sans délai à entrer en action.

Car la saine compréhension des services de l'Armée a permis aux goums, non seulement de conserver leurs armes, mais de recevoir tout un matériel complémentaire, en particulier des mortiers de 81 et des canons de 37. Les parcs d'artillerie du Maroc détruiront leur comptabilité afin qu'il ne reste aucune trace de ces distributions clandestines de matériel.

En outre, malgré les menaces d'indiscrétion qui ne cessent de planer sur les unités, l'instruction est poursuivie activement.

La montagne abrite les goums qui effectuent leurs tirs de guerre. Les unités régulières abandonnent sur les emplacements de tir leurs armes et leurs munitions pour permettre à un tabor de « travailleurs auxiliaires », qui par hasard se trouve à proximité, d'exécuter des tirs. L'opération terminée, l'unité régulière reprend son armement. Ainsi n'est-il pas nécessaire d'extraire de leurs cachettes les armes des goums camouflées dans les régions les plus inaccessibles.

Des manœuvres inter-goums, inter-tabors, groupant parfois un nombre imposant de goums, sont montées et ont lieu fréquemment. C'est ainsi qu'en mai 1942, dans la région de Khenifra, trente-huit goums sont rassemblés. Au cours de ces manœuvres, un tabor doit rejoindre précipitamment à marche forcée sa garnison, pour transformer ses gouierniers en « travailleurs auxiliaires », avec pelles et pioches, et subir le contrôle d'une commission allemande.

Les fermes et les *kasbahs* abritent l'armement lourd, le sol de la *noualla* familiale du gouiernier contient l'armement automatique.

Cependant, au fur et à mesure que les mois s'écoulent, les

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

contrôles des commissions allemandes deviennent de plus en plus fréquents et pointilleux, visant à découvrir l'articulation des goums, l'importance et l'origine des effectifs, la nature des contrats. Tous ces contrôles sur place, par fiches écrites et questions verbales, n'aboutiront cependant à aucune conclusion positive. La multiplicité des inspections ne fait apparaître aucune faille dans le système échafaudé. Goums et goumiers gardent leur secret.

* * *

En novembre 1942, le cauchemar prend fin. Les goums sortent de leur ombre. Le champ de bataille de la Tunisie les appelle et, malgré un armement incomplet et suranné, ils se couvrent de gloire. Leurs patrouilles audacieuses créent le vide devant eux ; leurs raids profonds menacent les arrières de l'ennemi. Oum el Arbaoua, Ousseltia, Djebel Abiod, Zaghouan, autant de durs engagements qui les signalent à l'attention du commandement français et allié.

Après le défilé triomphal de Tunis, un tabor, sur la demande expresse du général Patton, représentera l'Armée française dans la conquête de la Sicile.

Pendant ce temps, réorganisés, réarmés, quatre groupements de tabors marocains se préparent fébrilement pour la grande aventure.

L'étonnante épopée des goumiers de l'Atlas, vêtus de leur *djellaba* de laine devenue légendaire, va se dérouler, à partir de 1943, à travers la Corse, l'Italie, l'île d'Elbe, la France et l'Allemagne, pour aboutir aux rives du Neckar et du Danube.

Au cours de ces campagnes, plus de vingt-deux mille goumiers seront engagés, et plus de huit mille d'entre eux, officiers, sous-officiers et goumiers, tomberont, tués ou blessés.

Je garde l'immense fierté d'avoir présidé à l'organisation des goums marocains, puis de les avoir menés aux combats de la Libération. Car, dès le début, j'avais placé ma foi en eux, tout comme le commandant Simon à son départ de Bouznika, le 25 avril 1911... L'outil manié par la brillante pléiade des officiers du Service des Affaires indigènes, aidée du corps des sous-officiers de l'encadrement des goums, auxquels viendront se joindre officiers et sous-officiers d'active et de réserve ayant pu rejoindre nos rangs, ne pouvait décevoir les espoirs mis en lui.

Pour les goums, le combat continue.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Au-delà des mers, en Extrême-Orient, depuis 1948, les tabors, au Tonkin, luttent pour la sauvegarde de l'Union Française. Les noms de Cao-Bang, Tat-Khe, Hoa-Bing, s'inscrivent sur leurs fanions trop étroits pour contenir tant de gloire amassée presque sans arrêt depuis 1911, sur tous les champs de bataille de l'Armée française.

Général GUILLAUME.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

Après avoir « bouchoisé » toute la nuit au large des rives de protection, nos deux bateaux entrent dans le port de Casablanca, par une matinée presque chaude d'un air sec et floissant.

Depuis Malaga le voyage a paru bien long, mais au moment où nous abordons la terre marocaine nos souvenirs efface plus vite que nous de nos avatars et de nos inquiétudes à Lenda, à Miranda, un ailleurs.

Un hall de la Chambre de Commerce est aménagé pour nous accueillir. Le Chef de Région prononce un discours dans lequel apparaît la préoccupation de recevoir également les gens de toutes obédiences. Nous comprenons son souci de respect aux uns et aux autres le but de l'effort général : la libération de notre pays.

Les infirmières de la Croix-Rouge nous offrent des rafraîchissements et des sandwiches, puis des matras pour travailler au camp de Médunin ou à la caserne Malakoff. Là, se retrouvent presque tous les acteurs de la « bataille » de vieux sergents de Lenda.

Notre seule occupation consiste à répondre aux questions posées par des officiers français et anglais, sur nos engagements militaires, sur nos services, sur nos intentions, mais aussi sur la façon dont nous avons préparé et exécuté notre évacuation, sur notre itinéraire.

Un major britannique parlant un excellent français, recueille tous les renseignements que nous sommes en mesure de lui fournir sur les mouvements des troupes allemandes en France, sur les dépêches, sur les stocks de munitions, etc. Nos indications pour être abondantes ne sont pas moins précises, elles ont été soigneusement étudiées avant d'être données, à quelques exceptions près, de jour à jour.

LA FAMILLE ROYAL AU XVIII^{ÈME}

Le dix-huitième siècle en France est marqué par les réformes de Louis XIV, la monarchie absolue, la guerre de succession d'Espagne, la guerre de la succession d'Autriche, la guerre de Sept Ans, la Révolution française, la Terreur, le Consulat, l'Empire, la Restauration, la révolution de 1830, la révolution de 1848, la Commune de Paris, la Troisième République, la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale, la Cinquième République, la Sixième République.

CHAPITRE I

CHAPITRE I

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

Après avoir « bouchonné » toute la nuit au large des filets de protection, nos deux bateaux entrent dans le port de Casablanca, par une matinée presque chaude d'un automne finissant.

Depuis Malaga le voyage a paru bien long, mais au moment où nous abordons la terre marocaine son souvenir s'efface plus vite que celui de nos avatars et de nos inquiétudes à Lérída, à Miranda, ou ailleurs.

Un hall de la Chambre de Commerce est aménagé pour nous accueillir. Le Chef de Région prononce un discours dans lequel apparaît la préoccupation de recevoir également les gens de toutes obédiences. Nous comprenons son souci de rappeler aux uns et aux autres le but de l'effort général : la libération de notre pays.

Les infirmières de la Croix-Rouge nous offrent des rafraîchissements et des sandwiches, puis des camions nous conduisent au camp de Mediouna ou à la caserne Malakoff : là, se retrouvent presque tous les anciens de la « carcel » du vieux séminaire de Lérída.

Notre seule occupation consiste à répondre aux questions posées par des officiers français et anglais, sur nos connaissances militaires, sur nos services, sur nos intentions, mais aussi sur la façon dont nous avons préparé et exécuté notre évasion, sur notre internement.

Un major britannique parlant un excellent français, recueille tous les renseignements que nous sommes en mesure de lui fournir sur les stationnements des troupes allemandes en France, sur les défenses, sur les stocks de munitions, etc. Nos informations pour être abondantes ne sont pas moins anciennes, notre séjour en Espagne ayant été, à quelques exceptions près, de cinq à six mois.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Le reste du temps, nous faisons les cent pas dans la cour, sous la garde de tirailleurs sénégalais, dont la mission est de nous tenir écartés des grilles pour ne pas entrer immédiatement en conversation avec les civils.

Un seul officier « giberne » dans l'enclos : il appartient au régiment de marche du Tchad (2^e D.B.). Est-il là par protection, ou tout simplement commande-t-il le détachement de garde ? Peu importe, il vante son unité et essaye de convaincre les évadés d'un choix en sa faveur leur permettant, selon l'engagement pris par le général de Gaulle vis-à-vis du général Leclerc, de participer à la libération de Paris.

Je suis assez ennuyé : le 1^{er} régiment de tirailleurs marocains auquel j'ai appartenu à Meknès, n'a pas de place disponible, m'affirme l'officier chargé de procéder à mon affectation.

Comme je sors l'air mécontent du bureau, un capitaine portant l'insigne du 4^e régiment de tirailleurs marocains m'interroge avec bienveillance, il est affirmatif : « Insistez, vous vous engagez où vous voulez, on ne peut pas vous refuser une formation dans laquelle vous avez servi. Revenez à 2 heures et si cela ne va pas, demandez à voir le commandant. Il a le pouvoir de décider... » Redescendu dans la cour envahie de soleil et de futurs soldats, j'observe mon compagnon de captivité, Jean L'Herbette s'égosillant dans une conversation avec un officier, maintenu comme chacun hors de l'enceinte. Il s'agit de son père, le colonel L'Herbette, chef du Personnel de la Direction des Affaires Politiques (D.A.P.). Il dit à son fils, disposer de places pour l'encadrement des goums en partance pour l'Italie :

- Si tu veux réellement te battre, tu demandes les tabors.
- Ce sont des Marocains ?
- Oui.
- Comme les tirailleurs ?
- Enfin c'est autre chose.
- Je ne comprends pas très bien... à un moment tu parles des goums, à un autre des tabors...
- Le gourd est d'origine algérienne. Il existait bien avant la venue des Français. Il avait un caractère temporaire... Le tabor était une unité régulière qui entrait dans la composition des mehal-las du Sultan...

Le mot viendrait du mongole. Il correspondrait à un impôt pour la perception duquel on devait lever une troupe, laquelle finit par prendre le nom du prélèvement...

Au moment de la reprise des hostilités, il a été formé des G.T.M. (Groupe de Tabors Marocains), le G.T.M. correspond à un

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

régiment... Chaque G.T.M. comprend trois tabors, chaque tabor représente la valeur d'un bataillon. Dans chaque tabor, il y a quatre goums, chaque goum étant l'équivalent d'une compagnie. Tous mes camarades ont plus ou moins entendu parler des goums : Raoul Delaye, Philippe Delos, Edmond et Louis Falaux, Jean Martin-Dupont, Robert Perrot s'expriment sur leur compte avec admiration. Ils sont liés à la pacification du Maroc, à la campagne de Tunisie et pour l'un d'eux, souvenir d'enfance, à la translation des Cendres du maréchal Lyautey à Rabat.

Jean L'Herbette ajoute : Quand tu feras ta demande, tu écriras tabor sans H... Il ne s'agit pas du mont Thabor. Si tu vois passer un homme coiffé d'un khiout¹ et vêtu d'une djellaba² de couleur sombre ou claire, avec un équipement militaire... ne dis pas : « C'est un tabor qui passe », tu aurais l'air de débarquer, dis : « C'est un goumier. »

A deux heures précises je suis devant mon interlocuteur du matin, aussi perplexe et visiblement désolé :

— Pour le 1^{er} Marocain, c'est difficile... !

— Cela ne m'intéresse plus. J'ai décidé d'aller aux tabors.

Je le sens libéré, la question n'est plus de son ressort :

— Ils ne figurent pas sur la liste des unités susceptibles de recevoir des évadés. Il faut voir le Commandant...

Immédiatement introduit dans son bureau, il me pose la question rituelle :

— Où voulez-vous aller ?

— Aux tabors.

— Aux tabors. Vous savez ce que c'est ?

— A peu près mon Commandant.

— Accordé. Je préfère cela, que si vous m'aviez demandé une compagnie de dépôt aux Trains des Équipages de Marrakech.

Quelques jours après, le colonel L'Herbette m'affecte au XXII^e Tabor à N'Kheila.

Le commandant Labataille chargé de me faire accomplir les formalités administratives et de me diriger vers mon unité, me reçoit à l'Aguedal, à l'Inspection régionale. Il est à mes yeux auréolé de sa belle attitude à la tête du VI^e Tabor du 2^e G.T.M. du lieutenant-colonel Boyer de Latour, lors de la campagne de Tunisie. Ses récits des opérations, des exploits de ses hommes, de leurs coups de main audacieux me produisent une forte impression.

Le poste de N'Kheila est situé sur un plateau dominant la

1. Coiffure constituée par un écheveau de laine.

2. Vêtement de dessus à manches et capuchon, en laine, porté par les goumiers.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

vallée du Korifla un peu avant Camp-Marchand sur la route des Zares. Un car du meilleur style local me dépose à l'entrée du camp. Sur la droite des maisons modestes servent de logements aux cadres, sur la gauche le douar présente ses noualla rondes avec leurs toitures en branchages d'où à cette heure s'élève une jolie fumée bleue. C'est là qu'habitent les goumiers et leurs familles.

Dans la cour le commandant Seigle donne des instructions à un sous-officier. Je vais vers lui et son accueil est amical. Il est satisfait de voir son unité atteindre en cadres l'effectif réglementaire et y voit la preuve de son envoi prochain en Italie comme on ne cesse de le lui promettre. Il tient tout de suite à me livrer le fond de sa pensée sur la manière dont nous devons servir dans ce pays :

— Vous appartenez à la nation protectrice, n'oubliez pas que cela ne vous donne aucun droit, mais vous impose par contre d'impérieux devoirs... Pensez à cela nous en reparlerons tout à l'heure.

J'avoue être surpris de cette déclaration faite d'entrée : elle exprime l'attachement de mon nouveau chef à ses hommes et aux populations.

Quelques jours après avoir été affecté comme adjoint au lieutenant Gilles, baroudeur chevronné, commandant le peloton des élèves gradés, assisté de deux sous-officiers possédant une grande habitude des paysans marocains, les sergents-chefs Ballan et Dubus, je suis interpellé par le commandant Seigle.

Je viens au cours de l'exercice d'appeler un goumier :

— 301.

Le Patron revenant de rendre une visite au Caïd de la tribu voisine, m'ayant entendu, arrête son cheval à quelques mètres de moi et sur un ton peu agréable :

— Comment... Vous avez appelé un goumier par son numéro matricule ?

— Ils s'adressent ainsi les uns aux autres.

— Eux, oui. Mais pas vous. Quand on a l'honneur de porter un képi bleu, on n'a pas le droit d'appeler un homme par un numéro. Cet homme a un nom et sa personnalité et elle vaut celle de chacun d'entre nous. Vous êtes prié de la respecter.

A la popote il est encore question de mon « pataquès ». Le commandant est profondément sincère et convaincu des conceptions politiques et humaines du maréchal Lyautey, mais comme il veut épater le « Patos », le « Francaoui », que je suis, il en rajoute. Il en profite pour raconter la mésaventure de la métropolitaine, sûre d'elle-même, qui croit connaître les mœurs, les usages... et la monnaie.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

« ... Débarquée depuis peu de France elle est au souk négociant l'achat d'un poulet... le brave commerçant lui en demande un franc cinquante, mais formule sa proposition en « sabir » : « franc ou nous » « Franc ou nous » crie indignée la Française, « Douro safi ». Un douro c'est assez ! Comme chacun le sait au Maroc le douro hassani vaut cinq francs... C'est cette femme ou une autre, poursuit le commandant du tabor, qui arrivant dans un poste rencontre successivement, Ahmed ou Ahmed, Ahmed ben Ali, Ahmed ou Larbi... et qui naïvement s'étonne « ils sont tous de la même famille » !

La guerre est le principal sujet de nos conversations surtout après les changements d'emplacement des petits drapeaux alliés sur la carte d'Italie, travail effectué chaque jour par le lieutenant Chauvin, lecteur assidu des communiqués.

Nos débats sont généralement animés, mais les critiques sont prudentes, car la plupart des officiers présents ont des titres militaires et une longue carrière aux Affaires indigènes et aux Goums, comme le commandant Seigle, les capitaines Rochette et Conord, les lieutenants De Chatouville, Chauvin, Pairis, Guyonnet, et Gilles dont les propos agrémentent nos marches de jour ou de nuit.

Les événements de la campagne de Tunisie sont illustrés par les propos pleins d'enseignements des lieutenants Reveillaud et Gauthier.

La période de la pacification a pourtant la vedette, les témoins de ce moment de l'histoire franco-marocaine étant plus nombreux et leurs récits ayant souvent une tonalité épique qui nous conforte et nous émeut.

Le commandant Seigle s'attarde sur les instructions données par les états-majors pour faciliter les ralliements, dont l'obtention doit s'effectuer avec le minimum de pertes d'un côté comme de l'autre et à cet effet tient à nous donner connaissance de l'un des extraits d'une interview donnée par le maréchal pendant la grande guerre à un journaliste français du Maroc.

« ... Il faut toujours estimer son adversaire, mais ici il faut l'estimer doublement, comme un ami de demain... Je ne combats pas pour abattre mon adversaire, je le combats pour l'appeler à moi. Ne versons pas le sang inutilement, nous sommes venus ici pour la paix, non pour la guerre. Je ne fais pas la guerre pour détruire mais pour construire. Je ne me bats pas pour tuer des hommes, mais pour rallier des hommes... Pour moi les morts diminuent la victoire, non seulement les morts de chez moi, mais de chez ceux d'en face. Ceux d'en face aussi j'ai besoin d'eux, je ne

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

veux pas qu'on les tue. Ce ne sont pas des cadavres que je veux, mais des amis vivants. ¹ »

Chatouville, ancien parmi les anciens, rappelle la phrase du général d'Amade parlant de ses adversaires de la Chaouia, « nos amis nos ennemis ».

Les uns et les autres évoquent le courage des réguliers, des supplétifs, et des insoumis non moins hardis et belliqueux, et des noms reviennent souvent, porteurs de leurs légendes. Ce sont ceux d'officiers dont l'action comme soldats entreprenants ou comme administrateurs avertis illustrent la belle aventure des Renseignements et des Goums. Elle a pris naissance en 1908 par la volonté du général d'Amade et par la compréhension du Gouvernement.

Dans le corps de débarquement du général Drude, figurait un goum algérien. Il devait servir à éclairer les colonnes. Mais bien vite il fut utilisé comme un escadron de spahis ou de chasseurs. Recruté dans les territoires du Sud, commandé par des notables assistés d'officiers des Affaires étrangères.

Le général Yussuf, comme de nombreux officiers de l'Armée d'Afrique, portèrent beaucoup d'intérêt à ces formations. Les goums rendirent les meilleurs services et en 1853 et 1854, furent à l'avant-garde des troupes effectuant la pénétration saharienne.

Ils combattirent noblement et lors de la revue passée dans la vallée de l'Oued M'Zir, le 9 février 1854, le Gouverneur-Général, le général Randon ² dans ses compliments à l'Armée victorieuse accorda une place de choix aux forces supplétives :

« Nos goums, qui de l'Ouest à l'Est ont rivalisé d'élan et de bravoure pour la cause de la France, sont dignes de partager les éloges que je vous donne. Je signale avec bonheur cette communauté de bons services, car elle est la preuve de notre puissance en Algérie... Soldats vous avez bien mérité de la Patrie et acquis de nouveaux titres à la bienveillance de notre Empereur ³. »

Au début de la guerre de 1914 des goums furent levés dans le Nord comme dans les territoires du Sud et participèrent aux opérations. Leur équipement ne leur permettait pas de passer inaperçus.

Le colonel de Bissy, officier d'ordonnance du général d'Amade commandant alors quatre divisions territoriales et deux de réserve sur le flanc gauche de l'armée française, a raconté avec humour sa rencontre avec eux : cela se passait en août après l'ora-

1. Cité par le général Maurice Durosoy dans : « Avec Lyautey homme de guerre, homme de paix », N.E.L. Paris 1976.

2. Il devait être nommé maréchal en 1856.

3. *Le moniteur de l'Armée*, 1^{er} mars 1854.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

geuse conférence (en présence du général Joffre) entre le maréchal French et le général Lanrezac.

« En cours de route (nous montions donc vers Amiens), que voyons-nous dans une gare qui était, je crois, celle d'Arques-La-Bataille ? Que voyons-nous débarquer ? — vous ne trouverez pas cela dans l'Histoire... Trois escadrons de supplétifs, des goumiers, caracolant sur des petits chevaux qui étaient encombrés de petites sonnettes, avec des harnachements extraordinaires, commandés par le colonel Du Jonchet.

Le fils du Colonel était parmi les officiers. Il avait seize ans, et j'ai gardé de lui un souvenir magnifique ! Il était dans une tenue extraordinaire, en bleu clair avec de très beaux parements.

Tous ceux qui ont été en Afrique ont vu ces tenues.

Mais je me dis : « Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ? On ne peut pas faire ici la guerre sur des chevaux à des Allemands retranchés, n'est-ce pas ? »

Et alors nous étions au fond très embarrassés, nous avons demandé :

« Pourquoi sont-ils là ?

— Parce que ce sont des gens qui ont la tête près du bonnet, et alors on a pensé qu'ils seraient moins dangereux en France qu'en Algérie... et on leur a fait contracter un engagement de trois ou six mois. »

Ils étaient persuadés d'aller couper non seulement les oreilles, mais le reste aux Allemands.

Et quand ils ont vu après, qu'on les entraînait à passer — plus ou moins habillés — sous les fils de fer, dans le but de faire des prisonniers... ils ont beaucoup déchanté¹. »

Le nom du colonel du Jonchet reste attaché à cette levée de troupes supplétives au moins en territoire militaire. De nombreux chefs et goumiers obtinrent des citations : elles attestent de leur courageuse participation aux combats.

Au Maroc occidental, les goums effectuaient de courts séjours de trois à quatre mois. Bientôt, pour des raisons les plus diverses le Gouverneur général souhaita ne plus fournir de tels contingents. Le ministre de la Guerre donna des instructions pour que sauf circonstances exceptionnelles les Supplétifs algériens ne soient plus utilisés à Casablanca.

Le même document de juin 1908 invitait le général d'Amade à rechercher des auxiliaires dans les populations de la Chaouia.

Des demandes en ce sens avaient été adressées dès le 16 février

1. Colonel de Bissy, *Souvenirs inédits 1914-1918*, Académie des Sciences Belles Lettres et Arts de Savoie, 1974.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

1908 par le Commandant en Chef, signalant à Paris le désir exprimé par de nombreux cavaliers des tribus soumises (Ouled Zian, Ouled Harriz, Mediouna) de « marcher avec les Français dans un goum marocain ». Le lieutenant Holtz avait été chargé d'organiser cette unité à Ber Rechid. Elle fut mise à la disposition de la colonne du Tirs.

Le 9 septembre 1908, un goum marocain était officiellement formé. Il participa à une tournée de police exécutée en octobre par le général Moinier. Il était aux ordres du capitaine Huot, les lieutenants Donafort et Holtz assurant le commandement des pelotons.

Ce goum indépendant relevait directement du chef du Service de Renseignements, le commandant Cuinet.

Il fut dissous le 30 novembre, au moment où se constituent les six premiers goums mixtes marocains.

Ceux-ci, composés en principe, de 150 hommes à pied et 50 à cheval occupèrent les postes de Sidi Bou Baker, d'Ouled Saïd, de Kasbah ben Ahmed, de Settat, de Boucheron, de Camp Boulhaut.

L'encadrement était formé d'officiers français et de sous-officiers français et algériens. Il était bien précisé dans les instructions d'éviter toutes les prescriptions strictes et nettement délimitées tendant à ramener ces forces auxiliaires à une forme régimentaire et de rechercher une solution qui tienne à la fois de l'escadron de Smala, du Maghzen ou du goum algérien, voire de la compagnie saharienne.

Les goums constituaient l'élément le plus homogène des forces supplétives instituées par l'Ordre du Corps de débarquement n° 100, du 1^{er} novembre 1908, signé par le général d'Amade. Les autres éléments étaient les cavaliers du Guich et les cavaliers de tribus. Les cavaliers du Guich étaient ces « indigènes » recrutés à titre exceptionnel au nombre de 60 par autorisation ministérielle de février pour servir de guides, d'estafettes, d'éclaireurs, avant d'être groupés en « pelotons combattants ». Ils n'accomplirent pas ces fonctions étant déjà au service des officiers de renseignements (formant l'embryon du corps des Mokhaznis) pour les accompagner au cours de leurs visites dans les douars et pour assurer la liaison avec les tribus. A leur tête se trouvait un « Chaouch »¹ choisi pour ses aptitudes, mais surtout en raison de la considération dont il était entouré par les populations. L'utilité de ces auxiliaires avait suffisamment été appréciée pour que leur nombre soit porté à 125 au mois de juin et à 200 au mois de septembre.

Les cavaliers des tribus devaient par la suite devenir comme

1. Responsable d'un commandement.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

les piétons des tribus, le corps des partisans. Ces combattants étaient engagés pour une opération déterminée et soldés pour sa durée. Ces harka étaient appelées selon les régions Makhzens, Fezza ou Guich. Elles étaient placées sous les ordres des officiers des Renseignements assistés de Caïds, de Chioukh ou de Khodja ¹.

En 1908, le problème se limitait au meilleur emploi des populations de la Chaouia. Elles étaient déjà connues pour leur promptitude à courir au canon, pour participer au combat avec une tactique inspirée par la logique et le réalisme, en tenant compte de ses moyens et de ceux de l'adversaire.

Le général d'Amade s'était posé la question de savoir comment ces qualités indiscutables avaient été utilisées par le Makhzen, et quels enseignements il pouvait en tirer pour organiser une force valable.

Il rechercha des informations auprès de notre mission militaire et en particulier auprès de son chef le commandant Mangin et auprès du Palais. Il était curieux de pouvoir examiner les conditions de formation, de recrutement, d'entretien et d'emploi des mehallas.

Compte tenu de la faiblesse de l'armée marocaine il fallait requérir d'autres voies et d'autres moyens, mais il était propice de se référer à un fondement dont l'exploitation avait été favorable en plusieurs occasions. Pour que l'étude soit exhaustive il était indispensable de la faire remonter à la fin du XVII^e siècle, au temps de Moulay Ismael (1672-1727) contemporain et admirateur de Louis XIV.

Ce Souverain prestigieux avait décidé de doter l'Empire chérifien d'une armée assez puissante pour lui permettre de résister aux incursions étrangères et de réprimer les mouvements de dissidence. Il fonda le corps des Abids Al Boukhari, ainsi nommé parce que les hommes prêtaient serment de fidélité sur le livre de Boukhari, le commentateur du Coran, préféré de l'Empereur.

Les « Bouakhars » nom donné par la population, formaient des unités de choc. Les soldats étaient des Noirs ou des mulâtres enrôlés de force par les recruteurs de Sidna. Ils devenaient ses esclaves. L'effectif était complété par des « Noirs » embauchés au Soudan. L'organisation administrative était copiée sur celle des Janissaires, des Sultans de Constantinople. A la mort de Moulay Ismael le nombre des « Asker » s'élevait à environ 50 000. La Garde Noire ainsi constituée, n'a depuis lors cessé d'entrer dans la composition de la mehalla.

1. Chefs traditionnels.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Après une guerre malheureuse contre l'Espagne, ponctuée par les défaites de Los Castillejos et de Tétouan, terminée par le traité de l'Oued Ras le 26 avril 1860, le Sultan Mohammed Ben Abderrhaman entreprit une refonte de son armée. Il commanda des armes à l'Angleterre, soigna le recrutement, organisa un service d'espionnage dans les tribus et dans les ports et en 1868 le Maghzen avait repris une certaine autorité. Il renforça les Bouakhars par le corps spécial dit « Tabor El Abdi ». Il était formé par tous les Noirs qui avaient été emprisonnés et les vagabonds enrôlés d'office. A ces forces étaient toujours rattachés les contingents des 5 tribus Makhzen qui étaient seulement appelées lorsque le Sultan faisait sortir l'Afrag¹.

Elles constituaient le « Guich » et étaient comprises parmi les troupes régulières. Lorsque ces formations s'avéraient insuffisantes pour l'expédition projetée, le Sultan procédait à « des levées de circonstances ». Telle ou telle tribu était désignée pour former la Harka, autrement dit pour fournir « l'impôt du sang ». Les tribus dites « Naiba » étaient astreintes à ce service. C'étaient celles qui habitaient dans la partie du pays soumise à l'autorité impériale ; les autres y échappaient naturellement. Certaines tribus demeurant en bordure de la dissidence, désignées sous le nom de tribus « Troufat » ne recevaient jamais de convocation. En échange de ce privilège elles veillaient sur leur propre sécurité et assuraient la couverture du « Dar El Makhzen ».

Vers 1890-1900, figurait dans l'armée chérifienne un tabor d'artillerie et du Génie. On le désignait sous le nom de « Tabor Tubjia ou Mohendiz »². Il comprenait de 8 à 10 batteries. Les canons de modèles différents portés par des chameaux étaient servis par des renégats espagnols. Les canonniers et leurs aides étaient environ 400. Les sapeurs, une trentaine, accomplissaient des missions particulières ; ils indiquaient la route, repéraient les gués pour la traversée des oueds, trouvaient les points d'eau, recherchaient des lieux de campement. Un fonctionnaire spécial dépositaire d'une montre réglait la marche de la colonne.

Le Sultan avait fait appel pour l'instruction de ses troupes à des officiers étrangers : Allemands, Anglais, Italiens, un moment Turcs et Français à compter de novembre 1877³.

1. Le terme Afrag est d'origine berbère et veut dire « enclos ». Il est utilisé au Maroc, depuis l'époque Almohade pour désigner la clôture mobile de toile, qui entoure au milieu du camp, les installations du Sultan et de sa suite.

2. Mohendes = géomètre, ingénieur.

3. On pourra lire avec intérêt au sujet des Mehallas « Le Maroc disparu » de Walter B. Harris, Plon, Paris 1929, et « Au temps des Mehallas ou le Maroc de 1860 à 1912 », du Docteur Louis Arnaud, l'Atlantide, Casablanca 1952.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

Les mehallas ne manquaient pas de chefs de guerre courageux mais le commandement était difficile à exercer en raison du nombre invraisemblable de subordonnés auxquels des ordres devaient être donnés directement. Les caïds Tabor et les caïds Mia¹, exécutaient généralement les instructions avec un esprit militaire avisé mais les caïds commandant les tribus ou les confédérations manœuvraient fréquemment avec lenteur et cédaient surtout à des oppositions de prestige et à des rivalités tribales.

Le capitaine Verlet-Hanus un des plus compétents parmi les officiers des Renseignements des « premières années » trouvait dans les mehallas... « en réduction, une image du monde Makhzénien, où l'on pouvait constater toutes les ambitions, toutes les intrigues, toutes les haines sournoises qui divisaient cette société imbue pourtant de sa supériorité ».

Dans ces conditions, il était pratiquement impossible de réunir une armée capable d'accomplir ses missions.

M. Walter B. Harris, s'est plu à relater un exemple de l'indiscipline des troupes.

S. M. Moulay Abdelaziz faisant route de Fès à Rabat avec une harka fut arrêté dans la région de Khemisset par les Zemours. Les « Doukkala » de la Mehalla Chérifienne ayant reçu l'ordre d'enlever les positions ennemies s'arrêtèrent pour piller un village abandonné. Comme ils ne disposaient pas de moyens pour transporter leur butin ils retirèrent leurs pantalons, en lièrent les jambes avec des ficelles, et avec ce chargement impressionnant de céréales prirent la route du camp malgré les appels, les ordres, les sonneries des clairons.

En désespoir de cause, le contingent des « Abba » également fameux et également brave fut envoyé pour les persuader de retourner au combat. Il en résulta une bataille sous les yeux satisfaits des adversaires. Mais une interruption dans l'engagement amena un compromis. Les deux troupes fraternisèrent. Les Doukkalas aidèrent les Abbas à charger le grain restant et à l'exception des tués et des blessés revinrent de conserve « chacun portant sur son dos l'énorme paquet que formait le pantalon bourré à éclater de blé et d'orge ». Je ne pourrai — poursuit le conteur — jamais oublier le spectacle de ces soldats « vêtus de la tunique écarlate avec un panneau de chemise passant sous la veste et rien de plus ».

Toute la nuit, des balles sifflèrent dans tous les sens car les

1. Grades de l'armée marocaine.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Doukkala et les « Abbas » s'étaient pris de querelle au sujet du partage du butin.

Sidna était furieux, mais ne pouvait rien faire pour changer le cours des événements. Il décida de regagner Fès où l'attendait d'ailleurs une désagréable nouvelle : une de ses mehalla avait été défaite par celle certainement aussi peu disciplinée, mais probablement plus motivée du Rogui « l'Homme à l'ânesse », Bou Hamara.

Harris fournit une autre notation : faisant part à Moulay Abdelaziz de son étonnement de le voir confier le commandement des troupes à son frère Moulay El Kebir trop jeune pour avoir acquis une compétence militaire, il avait obtenu cette réponse : « Tous mes frères ont déjà commandé des expéditions et c'est bien le tour de Moulay El Kebir. Il n'a jamais eu l'occasion de se faire un peu d'argent. »

On comprend pourquoi le prétendant tint en échec pendant sept ans le pouvoir légal et pourquoi Moulay Hafid l'ayant fait prisonnier lui réserva un traitement cruel. Il voulait se venger de la terreur dans laquelle avait trop longtemps vécu la famille impériale et le Makhzen ¹.

A ce moment-là, « les Goums Chaouia » coopéraient depuis un an à la pacification et les instructions du ministre de la Guerre et du commandant du Corps Expéditionnaire étaient appliquées.

Paris considérant comme trop léger l'encadrement des Tabors des Ports, issus de l'acte d'Algésiras, composé d'un officier et de deux sous-officiers pour 125 hommes, prévoyait pour le goum un capitaine, commandant d'unité, trois lieutenants — sans faire obligation de l'affectation d'un « lieutenant indigène », huit sous-officiers et huit caporaux ou brigadiers.

Le général Picquart, ministre de la Guerre estimait indispensable la réunion entre les mêmes mains de la surveillance du territoire et de la direction des forces chargées de l'assurer. Les officiers des goums firent donc partie du Service des Renseignements,

1. Le corps diplomatique avait sollicité une audience du Sultan pour protester contre les supplices infligés aux prisonniers de la harka dissidente. Mais Moulay Hafid supposant que cette démarche aurait aussi pour objet d'obtenir une mesure de clémence en faveur du Rogui, le fit exécuter la veille, d'un coup de feu à la sortie de la cage où un lion s'était contenté de lui donner un coup de patte à l'épaule.

Le Sultan avait été ulcéré de la démarche des consuls, qui d'après lui se mêlaient des affaires intérieures du Maroc. Il était en conflit avec l'Espagne dans le Rif. Après avoir essayé de calmer les tribus en lutte avec les occupants des « Presidios » il avait pris parti pour elles, malgré la présence d'une ambassade à Madrid, pour trouver un « modus vivendi ». Il exprima l'intention — mais il en fut dissuadé — d'adresser une note comme l'avaient fait de nombreuses puissances pour protester contre l'exécution de Ferrer et contre la répression des troubles de Barcelone.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

les sous-officiers et caporaux y furent « rattachés pour ordre ». Il était prescrit d'éviter les rivalités internes et de nouer des relations confiantes avec les populations de la Chaouia. La réussite, sur ce dernier point, dépendrait de la qualité du recrutement. Il était indispensable au moins dans les débuts d'éliminer les « meskin ¹ », des tribus et de rechercher les engagements parmi les familles les plus honorables possédant des biens suffisants pour garantir leur fidélité.

Les instructions du général d'Amade en date du 5 novembre 1908 recommandaient aussi la plus grande circonspection dans le choix des hommes pour « éviter les mécomptes du début susceptibles d'entamer la réussite de cette création » ². Les goumiers, était-il aussi indiqué, vivaient avec leurs familles dans des douars à proximité des postes. Des terrains Makhzen, ou autres, non occupés dans les environs seraient confiés à leur exploitation.

A leur arrivée les recrues recevaient le nécessaire en armes, munitions, équipements militaires ; mais ils s'habillaient et se remontaient à leurs frais. Par la suite, ils bénéficiaient de traitements régulièrement versés. Dès le départ, il était indispensable de marquer la différence avec les mehallas chérifiennes « qui jusqu'à ce jour représentaient seules les forces régulières du pays ».

Cette différenciation était d'autant plus nécessaire que les Asker avaient par leur mauvaise tenue acquis une détestable réputation dont ils ne parviendront pas facilement à se défaire. Le lieutenant Kuntz cite une rencontre entre des hommes de la mehalla et des goumiers... Le 5^e Goum arrive un jour à Fès (vraisemblablement en 1913), il est accueilli par d'anciens goumiers chassés pour inaptitude, inconduite, etc. et qui sont gradés, caporaux et sergents dans l'armée chérifienne. Le capitaine s'adresse à un goumier de 1^{re} classe :

— Tu vois Bouhala ceux que nous avons chassés sont gradés !

— Oui, répond l'interpellé en plaisantant, je regrette de ne pas être entré dans l'armée chérifienne, car si ceux-là sont sergents moi je serais capitaine.

Et le goumier ajoute, avec gravité cette fois : « ... Celui qui a vu

1. Pauvre, malheureux.

2. Il faisait allusion probablement à plusieurs incidents dont celui cité par le capitaine Azan, dans « Souvenirs de Casablanca ». En janvier 1908 le goum participant à la colonne du Tir avait eu au feu une conduite digne d'éloge. Une razzia ayant été effectuée, la garde du troupeau enlevé avait été confiée aux spahis et aux goumiers. Ceux-ci prélevèrent leur large part du butin et disparurent pour aller les mettre à l'abri ; seuls quatre ou cinq hommes restèrent impassibles auprès de leur officier.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

mon visage connaît mon âme, mais ce qui est dans le cœur de ces gens-là n'apparaît pas. ¹ »

La participation des goumiers à des reconnaissances ou à des colonnes de ronde avait mis en évidence les difficultés qu'ils avaient à se procurer leur nourriture. Si les cavaliers pouvaient s'écarter de la marche et ramener leurs achats sur leurs selles, les piétons devaient en fin d'étape aller faire leurs emplettes dans les douars voisins, souvent éloignés.

De plus, ils dépensaient souvent leur argent en futilités ou en friandises. Les gradés furent appelés à veiller discrètement sur leurs achats.

Une dotation d'ustensiles de campement tels que gamelles et théières collectives était susceptible d'engager les hommes à confectionner en groupe leur repas ; la mise en commun des aliments favorisait une bonne gestion de leurs allocations. En outre, il fut décidé d'ajouter quatre mulets aux six prévus pour transporter au moins la farine et le sel indispensables à la confection de la Kesra ².

Ces remarques figurent dans le rapport du capitaine Mittelhauser, à la suite de la sortie des Achache Draa du 13 au 26 avril 1909 et dans celui du commandant Mouveaux consécutif à la tournée de police chez les Ourdigha, du 12 au 18 août de la même année.

Confier à des goumiers le soin d'assurer la sécurité et de maintenir l'ordre dans leurs propres tribus, afin de permettre un démarrage économique régional, était une entreprise hasardeuse. Déjà se posait la question de la confiance réciproque. Il s'agissait d'une sorte de contrat entre le chef du Corps de débarquement et les populations de la Chaouia. Ces engagements des uns et des autres constituaient la base d'une entente fraternelle, qui devait se poursuivre pendant près d'un demi-siècle.

Le général d'Amade rappelait que l'histoire militaire donnait peu d'exemples d'une aussi édifiante solidarité. Ancien de Tunisie et d'Indochine, à la tête de l'armée française de Casablanca, il exécutait les ordres mais agissait avec la conviction profonde de trouver dans ces hommes dignes et fiers, fidèles à leur parole, des ressources inépuisables.

Ces qualités morales jointes à un amour inconditionnel de la liberté devaient être utilisées dans les conditions les meilleures. « Le Marocain, affirmait-il, avait une longue habitude de l'indé-

1. Lieutenant Kuntz « Souvenirs de la Campagne du Maroc », Éditions Henri-Charles Lavauzelle, Paris 1913.

2. Galette de farine de blé.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

pendance et de l'autonomie de la tribu dans l'empire, du Douar dans la tribu et de l'individu dans le Douar. »

Le fait qu'il dût compter seulement sur lui pour la défense de ses propres intérêts, bien peu sur les autres et surtout pas sur l'État le poussait vers un isolationnisme très développé, facilitant la formation d'un combattant toujours intrépide, mais aussi réfléchi et quelquefois solitaire.

Dans le but de préserver les valeurs naturelles du goumier, il était recommandé de tenir le plus grand compte de son individualité, de l'instruire avec patience.

Dès la publication de l'ordre du jour instituant les Forces Supplétives, le commandant Simon, commençait la mise en place des six goums marocains de la Chaouia ¹.

L'encadrement avait été prévu à l'avance et il fut aussitôt à pied d'œuvre. La présence de tirailleurs et de spahis avait donné lieu à des échanges de correspondance avec Paris. Elle fut admise mais provisoirement ².

En février 1909, lors de la visite d'adieu du général d'Amade tous les goums avaient atteint « leur complet réglementaire ». Les hommes avaient pu être sélectionnés, surtout dans des postes comme celui de Kasbah Ben Beker où pour 200 places s'étaient présentés 1 500 cavaliers en moins d'un mois.

Au moment même de leur fondation l'avenir des forces supplétives était placé en grande partie entre les mains des cadres. Il leur était demandé un labeur assidu pour obtenir la solidité de leurs formations. La démonstration d'une réussite devait être faite pour en assurer la pérennité ³.

1. Ordre du Corps de débarquement n° 100, organisation des goums marocains dans la Chaouia.

A dater du 1^{er} novembre 1908, il sera formé, pour assurer le maintien de l'ordre et de la paix aujourd'hui rétablis dans la Chaouia, des goums marocains dont la composition doit être la suivante : six goums comprenant chacun 150 goumiers à pied et 50 à cheval (voir annexe n° 1).

2. Les hommes de troupe dont il est indiqué qu'ils devront être des « sujets d'élite et autant que possible volontaires » seront affectés par les chefs de Corps. Pour l'infanterie ils seront prélevés à raison de 15 tirailleurs indigènes dont un tambour et un clairon sur les effectifs des 2^e et 5^e bataillons du 2^e régiment de tirailleurs algériens, des 1^{er} et 5^e bataillons du 3^e régiment de tirailleurs algériens, des 3^e et 4^e bataillons du 4^e régiment de tirailleurs algériens ; pour la cavalerie, les 1^{er} et 3^e régiments de spahis algériens fourniront chacun 18 cavaliers indigènes. Enfin le 4^e bataillon du 4^e régiment de zouaves désignera un soldat secrétaire pour être employé au bureau de comptabilité de Casablanca (voir annexe n° 1).

3. Le général d'Amade écrivait dans l'ordre n° 100 au chapitre VI : « Les officiers proposés pour constituer les cadres des goums, ont tous la pratique des indigènes algériens. Beaucoup se sont intéressés aux questions concernant le monde musulman de l'Afrique du Nord. J'ai la conviction qu'ils apporteront dans l'accomplissement de leur mission délicate toute l'ardeur, la volonté et l'énergie qui résultent d'une conviction profonde et d'un vif

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Pendant des mois, on ne parlait que du retrait des troupes de débarquement et de leur remplacement par les goums. Il n'en fut rien, pour de nombreuses raisons en dehors du désir des militaires d'assurer la présence de nos armes profitant des avantages accordés à Algésiras.

Vers 1910, le terme « Goum » fut contesté par le contrôle de l'Armée. Cette appellation devait être réservée à des forces supplétives indigènes levées temporairement pour prendre part à une opération déterminée. Ce n'était pas le cas des goums marocains tels qu'ils étaient organisés.

Il fut alors suggéré d'utiliser la désignation de Djond (synonyme de Djich — troupe armée) et de réserver au soldat le nom de Djondi.

En 1912, le gouvernement proposa le titre de « Peloton de milice » pour éviter toute confusion avec les goums algériens. Le général Lyautey de son côté avança celui de « Groupe Franco-Marocain »¹. Toutes ces propositions furent archivées ; le mot Goum fut maintenu et définitivement homologué par l'instruction du 9 avril 1913.

Cette notion de remplacement des troupes françaises par les supplétifs, conduisit à les réunir en unités s'apparentant aux corps réguliers. En 1911, les six goums de la Chaouia aux ordres du chef de bataillon Simon, participèrent à la marche sur Fès. Toujours à l'avant-garde, ils devaient enlever Meknès, grâce à un assaut vigoureux². Le 7 septembre de l'année suivante, le même chef, avec ses goumiers renforcés d'éléments légers de la colonne Mangin, pénétraient dans Marrakech, et délivrant les otages refoulaient les derniers partisans d'El Hiba.

Encore en 1912 le nombre des goums ayant été doublé, les 5^e, 6^e, 11^e et 12^e regroupés par le capitaine Flye Sainte-Marie, constituèrent un corps d'élite et « se montrèrent les égaux des meilleures troupes régulières ».

Le général Franchet d'Esperey, auteur de cette appréciation

désir de réussir pour répondre à vos vues et à celles du Gouvernement et pour contribuer à établir dans le pays des bases solides pour le maintien de notre situation.

J'ajoute que le plus sûr moyen de maintenir notre situation est de développer et d'accroître le prestige de la France sur les Indigènes.

Les officiers des goums marocains auront l'occasion de le faire en apportant à leur tâche toute l'opiniâtreté, le zèle, la conviction et la foi. »

1. Lettre n° 301 EMI du 13 avril 1913.

2. Le chef de bataillon Simon a été l'objet de la citation suivante (en date du 20 juin 1911). « ... A commandé avec énergie et la plus grande distinction les goums depuis le début de la campagne en particulier le 5 juin au combat de Bahlil, où il a protégé toute la journée le flanc droit de la colonne et le 8 juin où commandant l'avant-garde, il a brisé à la baïonnette la dernière résistance de l'ennemi sous les murs de Meknès. »

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

élogieuse, devait dans la même note du 8 août 1913, fixer les nouvelles compétences des goums privés désormais de « vastes horizons » mais contraints d'exercer un rôle « plus modeste ».

« Il faut qu'autour de chaque poste dans un rayon croissant avec le temps et la sécurité, il n'y ait pas une source, un ravin, un gourbi, ignoré du goum ; il faut que très souvent presque journellement à des heures différentes, des détachements d'effectifs variés aillent tendre des embuscades de jour et surtout de nuit »... organisant une véritable contre-guérilla.

Ils n'en furent pas moins conduits à lutter avec les colonnes et on les trouvera toujours à l'avant-garde, dans le Rif ou dans le Moyen Atlas, dans le Tafilalet ou dans le Sous. Ils combattront avec détermination sans que jamais leur fidélité au Makhzen et à la France ne se démente malgré des situations alarmantes ; comme celles où se sont trouvés plusieurs goums sur le front nord lors de la poussée d'Abd El Krim. On cite en particulier, les combats épuisants du 10^e Goum commandé successivement par le lieutenant Delaunay, le capitaine Maestracci et le lieutenant d'Alès dans la région d'Ouezzan. Le 8^e Goum du lieutenant de Seroux, eut en avril et mai 1925 à faire face à une forte pression rifaine. Les partisans avaient été refoulés et des douars ralliés dont celui de Taounat avaient fait défection. Complètement encerclé le poste de ce village se défendra vigoureusement jusqu'à l'arrivée du Groupe Mobile du colonel Freydenberg, en dépit du harcèlement permanent de l'adversaire et des appels constants à la désertion adressés aux goumiers.

Le 29 juin 1925, le poste de Souk El Khemis du 9^e Goum, aux ordres du lieutenant Doynel était submergé par les « hordes » du prétendant ; devenu la proie des flammes, les femmes et les enfants avaient dû être évacués hâtivement sur Taza, abandonnant leurs biens. Le goum n'avait plus rien, ni garnison, ni magasin, ni argent, et il lui fallut pourtant lutter pied à pied pour enrayer l'avance de l'ennemi. Au début du mois suivant, il le bousculait et lui enlevait plusieurs positions avant de reprendre son poste en janvier 1926.

Le 12 juillet, la lutte avait été particulièrement chaude et pour l'illustrer le commandant du 9^e Goum rappelait la citation « si belle dans sa simplicité » d'un 1^{re} classe : « Très bon goumier, d'une très belle attitude au feu. Le 12 juillet, s'est élancé au galop à la tête de ses camarades et a brillamment enlevé un mouvement de terrain malgré la résistance de l'ennemi. »

Les récompenses décernées pendant de longues années aux supplétifs se réfèrent à leur dévouement, à leur maîtrise, à leur

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

sang-froid, à la réussite de leurs entreprises de nuit où ils enlevaient des positions par surprise à la grenade, à leur volontariat pour les missions périlleuses, à leurs brillantes qualités militaires, à leur sens du combat... mais aussi au courage dont ils faisaient preuve pour ramener dans leurs lignes leurs camarades ou leurs chefs blessés. La peur de les voir achevés ou mutilés inspirait aux cadres comme aux soldats la plus grande témérité.

Dans une incomparable anthologie d'actes de bravoure et d'altruisme, on peut retenir, à titre d'exemple l'action du 2^e classe Kahal Ben Maati du 14^e Goum. Lors d'un combat acharné au corps à corps, le 29 octobre 1916, au Zmaïs, « il s'est porté, avec une abnégation digne d'éloge, au secours d'un sous-officier grièvement blessé et a réussi à l'emporter en dépit de la blessure qu'il venait de recevoir à bout portant ».

La même générosité se manifestait de la part des cadres envers leurs hommes. Le 25 août 1931, non loin du poste de Taadlount, à la crête d'Ifou, une patrouille de cavaliers du 31^e Goum tombait dans une embuscade. Le lieutenant Debray s'élançait au secours du petit groupe de combattants resté à proximité de deux de leurs camarades tombés lors de la première rafale. L'officier était décidé à reprendre les deux hommes « morts ou vifs ». Suivi de quelques fidèles, il se précipita dans leur direction. Les insoumis comprenant le but de la manœuvre augmentèrent l'intensité du feu. Le lieutenant et deux goumiers furent tués. Il fallut quatre charges successives conduites par le sous-officier, chef du peloton, pour pouvoir ramener les morts et les blessés.

Au printemps 1926, les goums et les partisans dont le nombre ne cessait de croître, les signes de la prochaine défaite du Rogui devenant plus évidents, firent preuve d'un allant remarquable, facilitant les mouvements des Groupes Mobiles.

Les tribus ralliées à Abd El Krim, aux heures de sa puissance, manifestaient maintenant une vive agressivité contre lui. Les dissidents sentaient venir l'heure de l'hallali et du côté des « pacificateurs » tout le monde avait hâte d'en finir. Affirmer l'autorité du Sultan, délivrer les prisonniers étaient des motifs suffisants pour animer les troupes d'un mordant particulier. Les colonnes précédaient les ordres, si bien que le général Boichut devait pour justifier son avance câbler au commandement que les « partisans étaient difficiles à retenir ». Ceux du lieutenant Gauthier, des « Gzennaïa », effectuaient le 11 mai 1926 un mouvement tournant d'une incontestable maîtrise, leur permettant d'atteindre le Djebel Touhount, d'où les contre-attaques des rebelles ne purent les déloger. Le capitaine Schmidt et le caïd Medboh avec leurs goumiers et

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

leurs partisans, « dans des charges épiques submergèrent l'adversaire » et le 18 mai évoluant à la tête des unités régulières investirent la région du Djebel Bouzineb. Cinq jours après, au Djebel Hammam, au cœur du pays Beni Ouriaghel, le capitaine repoussait une ultime attaque des rebelles conduite par le Rogui en personne et le sommait de libérer les prisonniers et de se rendre à merci.

Le même jour, le capitaine de Bournazel, enlevait le P.C. d'Abd El Krim, et s'emparait de Targuist. Le 27 mai 1926, à l'aube le prétendant faisait sa reddition, non au Makhzen, non à l'Espagne mais à la France dans l'humanité de laquelle il avait foi¹.

Cette victoire acquise, l'activité des supplétifs se manifesta avec intensité pendant de longs mois encore. Toujours au contact des populations insoumises, tenant des positions avancées, agissant comme agents d'information, de propagande ou de sécurité, ils lançaient d'audacieuses reconnaissances, aménageaient ou construisaient de nouveaux postes, couvraient les corvées d'eau ou de bois, protégeaient les douars ralliés. Ils travaillaient ou se battaient avec le même entrain et furent probablement plus que les réguliers les vainqueurs de la dissidence. Ils l'investirent et la réduisirent souvent par leur habile pénétration.

Seuls les goums étaient en mesure de mener à bien cette action. En 1909, la création de régiments de tirailleurs avait paru prématurée. Plus tard, l'idée émise par le commandant Mangin de fusionner les goums et les mehallas chérifiennes, dans une formation instruite commandée et administrée par la mission française, avait fait long feu. Pour être bien acceptée par les métropolitains, la pacification devait être réalisée par les Marocains eux-mêmes, avec notre aide, mais de manière à être financièrement la moins contraignante possible.

Les goums représentaient la bonne formule, intermédiaire entre les unités régulières et les mehallas. Ils restaient essentiellement des auxiliaires et ne figuraient pas sur l'ordre de bataille de l'armée française. La plupart des tués et des blessés n'étaient pas — jusqu'en 1934 — comptés dans les pertes officielles. On estime généralement à 320 le nombre des goumiers atteints par feu pendant les deux années de campagnes du Tafilalet et du Tadla. (Pour les cadres les pertes auraient été de 19 officiers et sous-officiers.)

1. Abd El Krim fit sa reddition au général Ibos, au colonel Corap, et au lieutenant-colonel Giraud, au lieu-dit Tizzemouren. Il était accompagné du capitaine Suffren, du lieutenant de vaisseau Montagne, et du lieutenant de la Rouzière qui avaient été envoyés auprès de lui pour lui faire connaître les conditions de sa soumission au Makhzen.

Le 26 mai, les prisonniers libérés avaient rejoint les lignes françaises. Ils étaient conduits par le Dr Gaud parti quelque temps auparavant en mission auprès d'eux.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Le nombre des goums était passé de 12 en 1911 à 22 en 1918. C'est en grande partie grâce à ces formations que le général Lyautey put avec des forces modestes maintenir le Maroc dans le calme pendant la guerre de 1914-1918. Le besoin de supplétifs ne cessait de se faire sentir. En 1920, les goums étaient au nombre de 25, ils devaient atteindre le chiffre de 50 en 1933 avec un effectif total de 6 000 fantassins et de 2 000 cavaliers. La formation normale était de trois sections d'infanterie, d'un peloton de 38 sabres, d'un groupe de mitrailleuses et d'un échelon de 25 mulets de bât, soit une formation de 161 Marocains et de 2 officiers et de 11 sous-officiers dont un comptable.

Les bonnes dispositions de la troupe envers ses chefs, sa loyauté dans le service du Makhzen permirent de maintenir l'encadrement à un niveau réduit.

La structure interne des goums relevait de plusieurs paramètres, lieu d'implantation, missions, concours de la population. Les uns étaient fournis davantage en cavaliers, les autres en fantassins ; la dotation en armes lourdes était fonction du contexte.

Des modifications en tout domaine étaient susceptibles d'intervenir pour tenir compte des besoins des tribus ou de l'évolution politique ou économique. Il suffisait de justifier une disposition nouvelle par un exposé de motifs valables. Le 20^e Goum était établi à Tazouta. Il comprenait deux sections d'infanterie et deux pelotons de cavaliers. Le 20 décembre 1922 le capitaine Lafitte, chef du poste, avait adressé à la Direction des Goums par la voie normale, le Cercle de Séfrou et la région de Fès, une note dans laquelle il demandait à être remis à l'effectif habituel. Les raisons étaient les suivantes : le terrain accidenté était peu propice au combat à cheval ; la dotation d'une section de mitrailleuses avait doublé la puissance combative du goum, mais l'affectation de 26 hommes à cette formation avait ramené le nombre des fusillers à 66 « ce qui était ridicule »¹ et il ajoutait être dans l'impossibilité de réaliser l'effectif de 60 goumiers à cheval « en raison de la pauvreté des indigènes de la région et de la situation financière du goum, obérée par de nombreuses pertes de chevaux remboursés au-dessous de leur prix d'achat »².

Il était souvent question du capitaine Lafitte à la popote du XXII^e Tabor. Le chef d'escadrons Seigle l'avait connu et en parlait avec admiration. Il disait de lui : « Il faisait la guerre aux Chleuhs avec leurs méthodes. C'était souvent brutal, mais efficace. » Craint

1. 2. Note du Cdt du 20^e Goum à M. le Cdt du Cercle de Séfrou, 20 décembre 1922 (capitaine Lafitte).

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

et estimé il possédait un ascendant impressionnant sur les populations. Pourtant tout ce qu'il a mis en œuvre pour améliorer les conditions de vie des Aït Tserouchen et des autres ne lui a pas toujours été compté et c'est dommage. L'explication en était donnée par cette phrase d'un vieux notable rapportée par notre chef : « Il a accompli de bonnes choses dans la paix, mais dans la guerre il nous a fait trop de mal. »

Ce Breton était un étrange personnage, un baroudeur né. Très jeune, il s'engagea aux Chasseurs d'Afrique à Tunis. Ayant peu apprécié la vie de garnison, son contrat à peine terminé, il se précipita en Tripolitaine, pour prendre du service dans l'armée turque, en lutte contre les Italiens. Ceux-ci le firent prisonnier et l'internèrent à Naples. Libéré ou évadé on ne sait pas exactement, il se dirigea vers les Balkans où il choisit de se battre avec les Comitadjis Bulgares, peut-être un moment contre ses anciens employeurs, mais certainement contre les Serbes. On signala sa présence à Constantinople où il aurait donné des soins médicaux.

En 1914, il rentra en France et reprit du service comme cavalier au 6^e régiment de hussards. Devenu fantassin sur sa demande, il passa maître dans l'art de monter des coups de main, en exécuta de particulièrement audacieux et l'armistice le trouva capitaine, officier de la Légion d'honneur avec une bonne douzaine de citations.

Au Maroc, où il entendit servir dès la fin des hostilités en Europe, il devint un chef de poste exceptionnel, appliquant à ses patrouilles et à ses embuscades, les méthodes mises au point sur le front de France, et plus encore en Libye et dans les Balkans. Les ralliés au Makhzen, comme les insoumis, l'appelaient par altération de son nom « El Afit »¹.

Un jour — racontait-on — un général lui posa la question :

— Que faisiez-vous en temps de paix ? Et il avait eu cette réponse bien dans sa manière et proche de la réalité :

— La guerre, mon général.

« Un grand bonhomme » disait-on de lui ou encore « c'est un condottiere » mais aussi « quel chef ! ».

Les jeunes écoutaient avec respect ce capitaine de quarante ans et tenaient compte de ses enseignements. On citait volontiers son avis sur l'opportunité des sorties. Il recommandait de ne les entreprendre que si elles étaient absolument nécessaires et seulement après s'être assuré d'être le plus fort, pour ne pas exposer

1. Le feu.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

inutilement la vie des autres et la sienne. « Chaque fois que vous sortez, vous dépensez une chance, et un jour arrive où il n'en reste plus, alors vous y restez. »

Il y resta le 12 juin 1924, lors de la poursuite d'un djich. Le lieutenant Durosoy, son ancien adjoint à Tazouta, devenu chef du poste d'El Mers avait entrepris de sa propre initiative d'établir une liaison avec son ancien patron, au poste de Skoura. En une nuit, il réalisa l'exploit de franchir le Djebel Tichoukt avec trois Mokhazenis. Audacieux certes, mais ni inconscient ni même imprudent, il s'était entouré d'hommes connaissant parfaitement la montagne qu'il avait pu survoler le matin même en avion.

Le lieutenant Durosoy, s'il s'inspirait du réalisme et de l'esprit réfléchi du capitaine Lafitte, était attiré par le panache du lieutenant de Bournazel : son calme, son mépris du danger, sa volonté d'imposer à ses compagnons comme à ses adversaires l'image de marque de sa veste rouge ¹ devenue un véritable symbole l'éblouissait. On a beaucoup écrit sur l'extraordinaire existence de ce « paladin » et pourtant, de l'aveu de son jeune camarade, sa connaissance « profonde » serait encore incomplète. Sa légende avait commencé bien avant sa mort héroïque. Pour les rebelles, il était invulnérable et aucun projectile ne pouvait l'atteindre. Quand il fut tué le 28 février 1933, le bruit se répandit qu'il l'aurait été par une balle d'argent fondue à cette intention par les ultimes défenseurs du Sagho ².

A côté de lui, figure de proue de la « geste » marocaine, combien de chefs réputés sont tombés au cours d'agressions ou à la tête de leurs mokhaznis, de leurs goumiers, ou de leurs partisans.

Ils s'appelaient : Faure, Séjourné, Guyetand, De Maistre, Payron, Legagneux tué en 1922 par les Beni Ouarain, Sieurac, Timpagnon, tué en entraînant deux sections du 39^e Goum à l'assaut du Bou Gafer le 24 février 1933, Resplandy, de Chapdelaine mort glorieusement en poursuivant un parti de dissidents fortement armé.

Avec eux ont disparu pour l'unification de l'Empire, des sous-officiers animés des plus belles qualités morales : les adjudants Tournier, Lodin, les maréchaux des logis Maréchal, Lampert,

1. « Bou vesta amra » était le nom que lui donnaient les Marocains.

2. Sur le capitaine de Bournazel on peut lire les ouvrages suivants : Henry de Bournazel, d'Henri Bordeaux, Plon, Paris « Avec Lyautey, Homme de guerre, Homme de paix », du général Maurice Durosoy, N.E.L. Paris 1976, « Bournazel, l'Homme Rouge », de Jean d'Esme, Flammarion, Paris 1952, « Ce Maroc que nous avons fait », de Jean d'Esme, Hachette, Paris 1955, « Le Maroc Héroïque », du médecin capitaine Jean Vial, Hachette, Paris 1944, « Le Cavalier Rouge », de Madame De Bournazel, France-Empire, Paris 1978.

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

Thiebaut, Wavrechin, les sergents Leblay, Roesch, Villeseque, le brigadier Rondot, le caporal Devald...

Avec les combattants on doit citer les interprètes comme Oustry tué au Tafilalet et les médecins. Ceux-ci ont été tués lors d'engagement comme les trois aide-majors de la colonne Laverdure le 13 novembre 1914, pour avoir voulu demeurer avec leurs blessés, les plus gravement atteints, mais d'autres sont morts en luttant contre les épidémies. Des médecins militaires, les docteurs Auquier, Accolas, Gibert, Rollin, Chevrant, You et Maillet, des médecins civils les docteurs Bonis, Poulain, Reboul, Chatinières et l'infirmière Mademoiselle Frontault.

Au moment où s'achève la pacification, on trouve chez les Marocains le même esprit combatif dont ils faisaient preuve lors des premiers engagements de Chaouia.

Les propos tenus en son temps par le général d'Amade peuvent servir de préface à l'exposé fait par le général Duffour et par le commandant de Monsabert, sur les opérations au Maroc en 1930-1931, à l'École supérieure de Guerre.

Ils parlent ainsi des dissidents :

« Notre adversaire du Maroc est un merveilleux fantassin, alerte, mobile, bon tireur, utilisant remarquablement le terrain. La garde des troupeaux, les visites aux souks souvent éloignés, l'ont entraîné, dès l'enfance à la marche rapide, à travers les régions les plus tourmentées. Il s'y est déjà battu d'ailleurs : contre les représentants du Maghzen pour l'indépendance de ses montagnes ; contre les tribus voisines pour la possession d'un pâturage ou d'un point d'eau. Il est né guerrier. Il n'est pas comme nous alourdi par d'importants convois, par un harnois compliqué. Il est très sobre et d'ailleurs la nuit tombée, sa femme lui portera près de son poste de combat sa Kesra et son thé. Il a pour équipement, sur sa rustique toge, sa djebira contenant ses cartouches qu'il utilise d'autant mieux et avec d'autant plus de courage qu'il en a moins à dépenser. Pour tout armement : son fusil et son couteau.

La vie devant de larges horizons, la nécessité de protéger ses troupeaux lui ont appris la valeur de l'observation. Du haut d'un promontoire il aura épié des jours entiers les habitudes de nos postes ou de nos soumis, avant de risquer un coup de main presque toujours réussi. Excellent psychologue, il a d'ailleurs toute facilité pour nous étudier et nous connaître ; il vient comme il veut dans nos garnisons de l'intérieur ; aussi sait-il très bien discerner dans nos troupes les signes de fatigue, de lassitude physique et morale. Il peut avoir confiance dans son coup d'œil, comme dans son coup de fusil.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

Individualiste, certes, il mène le combat pour lui-même, mais la communauté de vues rameute les combattants où il faut et quand il faut. L'unité de doctrine est chez lui affaire d'hérédité. Il accourt fort rapidement au canon. Une affaire commencée à 6 heures du matin contre quelques « salopards » se continue contre des milliers à 6 heures du soir.

Il change de terrain d'attaque avec une grande facilité, cherchant le point sensible de nos lourdes colonnes, escomptant l'effet de son tir, à l'affût du trou qu'il va produire dans notre dispositif au moment du déploiement. Alors, choisissant bien son terrain, habile à éviter le tir de notre artillerie, il saura se glisser dans les lentisques et les rochers jusqu'aux petites unités qu'il cherchera à « servir » au couteau.

Cette mort à l'arme blanche, qu'il aime donner, il la craint par contre pour lui-même : il l'appelle la mort froide, et chose curieuse, la regarde comme infamante.

Combien de fois des hommes complètement nus, enduits de graisse, armés d'un seul poignard, réussissent à s'introduire dans le camp français et tentent des meurtres individuels. En mai 1923, Henry de Bournazel échappe de peu à un « commando » d'Ait Tserouchen. Les hommes de cette tribu sont, comme leurs voisins Marmoucha très entraînés pour ces agressions nocturnes, menées il faut le reconnaître avec une dextérité et une audace prodigieuses.

Le combat terminé il retourne dans son douar, fier des dépouilles rapportées, chantant ses exploits et ceux des siens. S'il a reconnu l'autorité du Sultan il n'en est pas moins hanté par la vie libre, par cette indépendance qui fut pendant des siècles le glorieux patrimoine de ses ancêtres. Le contact avec le rallié doit être constant, pour qu'il apprécie le pouvoir légal et celui des hommes qui le protègent.

Les conférenciers traitent ensuite du problème des Forces supplétives. Ils estiment que moghaznis et gougiers doivent être employés autant que possible en dehors de leurs tribus pour éviter qu'ils soient mêlés à toutes sortes d'histoires de fractions, de querelles diverses, voire de contrebandes d'armes dans les zones frontalières. Sur le plan militaire ils regrettent que l'augmentation pourtant nécessaire de leurs moyens de feux, deux mitrailleuses et quatre fusils-mitrailleurs par unité, contrarient la mobilité, élément précieux dans le genre d'opérations auxquelles ils sont appelés à participer.

En ce qui concerne les partisans, les professeurs de l'École de Guerre pensent « inutile de faire leur portrait complet puisqu'on

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

vient de voir celui... des dissidents ». Ce n'est pas parce qu'ils ont changé de côté qu'ils ont entièrement modifié leurs habitudes. Pourtant certaines différences marquent leur nouvelle condition. « Ils ont moins de cran individuel — c'est compréhensible : ils ne travaillent pas pour eux. Ils tirent beaucoup plus mal, ils gaspillent sans compter leurs munitions — puisqu'on leur en fournit. Ils ont encore une grande mobilité, mais opèrent un peu plus groupés, parce qu'ils sont sous les ordres de leurs chefs indigènes, cheiks ou caïds. Ces derniers sont eux-mêmes sous la direction d'officiers de renseignements qui peuvent les juger et les casser aux gages. Aussi une troupe de partisans rendra-t-elle d'autant mieux que l'officier de renseignements qui la commande est mieux connu d'elle et qu'il a plus de valeur personnelle.

Ceci dit, il faut toujours se rappeler que le partisan est un « civil » levé momentanément pour le « baroud ». Il ne faut donc pas lui demander un effort prolongé ni le garder trop longtemps à la harka, sinon les effectifs fondent avec une vitesse vertigineuse, et la valeur tombe à rien. Il attaque bien mais il ne tient pas, il doit continuellement être soutenu par des forces régulières à moins de n'être employé qu'à une démonstration. »

La victoire du Rif acquise, l'effacement de la tâche de Taza obtenu, le général Huré décidait de terminer l'encercllement du Grand Atlas déjà entrepris, par la conquête du chapelet d'Oasis réunissant le long du Dadès, du Todra et du Ferkla, les confins algéro-marocains à la région de Marrakech.

La conquête du pays des Ait Yahia s'effectua en juillet 1931 avec un concours exceptionnel de partisans. Le général Nieger en avait levé 4 000 dans la région de Meknès et le colonel De Loustal, avait aligné 1 500 Zaïan entraînés par les fils de Moha Ou Hamou.

Des engagements sérieux se développèrent en particulier sur l'Ansegmir, où le lieutenant Lecomte dut faire appel à toutes les ressources de ses hommes pour refouler les Ait Hamou et les Imetchimène.

Le 17 octobre, les dissidents se battaient vaillamment autour de la crête de Tifoumassine. Les rafales de neige limitaient la visibilité des combattants. Vers 10 heures une légère éclaircie permit à l'attaque de se déclencher. « Bien que le terrain soit parsemé d'énormes parpaings, les 15^e et 17^e Goums, officiers et sous-officiers en tête, se précipitent au galop de leurs petits chevaux qui sautent comme des chèvres au milieu des rochers. ¹ » Ils s'établis-

1. Général A. Huré, « La Pacification du Maroc — Dernière étape 1931-1934 », Éd. Berger-Levrault, Paris 1952.

LA LONGUE ROUTE DES TABORS

saient sur la crête dominant le Tadighoust. Deux heures après une violente contre-attaque débouchait de la palmeraie et un corps à corps acharné avait lieu au cours duquel le lieutenant De Maistre et son adjoint le sous-lieutenant Durget étaient tués avec plusieurs de leurs soldats.

L'étai se resserrait autour du Tafilalet dont la conquête s'effectua au mois de janvier 1932. En février et en mars 1933, c'était l'épreuve redoutable du Sagho. Seul un blocus sévère permit de réduire l'extrême résistance de Hassou ou Baslam et des siens. Le 20 avril 1934 le lieutenant-colonel Coutard rendait compte de l'état des goums au commandant supérieur des troupes du Maroc : « Les goums du temps de guerre, ont terminé leur mission, mais maintenus dans le temps de Paix, ils resteront des unités d'alerte prêtes en tout temps à concourir à l'ordre intérieur, des foyers d'éducation militaire..., des instruments de politique indigène dans les régions sévères où il convient de les affecter... pour servir d'exemple là où la colonisation... ne saurait trouver place... »

Pendant des années les goums accompliront leur tâche et seront des éléments de qualité pour le maintien de la sérénité des gens du bled.

A partir de 1937, l'état-major général se préoccupa d'augmenter le potentiel de défense des positions françaises. La menace italienne était venue compliquer le problème du Protectorat. Aux supplétifs, chargés du maintien de l'ordre, il apparut prudent d'adjoindre d'autres formations opérationnelles. Dans ce but, chaque goum forma un ou plusieurs « goums auxiliaires ». Ils portaient le numéro de leur goum actif augmenté de 100 ou de 200. Les volontaires qui les composaient étaient exempts de prestations et recevaient une prime annuelle : ils devaient en échange participer à des périodes d'instruction. Leur encadrement était assuré par des officiers et des sous-officiers de réserve.

Le Haut Ziz, le Taghia et les sources de l'Assif Melloul furent promptement occupés comme dans les semaines suivantes le Djebel Baddou et le plateau du Koucer : la dissidence montagnarde était définitivement gommée.

La pacification de l'Anti-Atlas et de la zone désertique où s'étaient réfugiés les irréductibles, environ 15 000 hommes, se fit avec des moyens considérables : à peu près toute l'aviation et l'artillerie du Maroc, 25 bataillons, 7 unités motorisées, 9 escadrons et comme fer de lance 13 000 à 15 000 goumiers et partisans.

La campagne fut menée avec une étonnante rapidité et, le 16 mars 1934, les derniers opposants au Makhzen faisaient leur sou-

DEUX DÉCENNIES POUR UN RALLIEMENT

mission. Ce jour-là, à Bou Izakaren, le dernier taureau de targuiba était abattu.

Le général Huré pouvait alors écrire : « Grâce à l'effort de tous, à l'entrain de la troupe, à l'énergie et à l'habileté des chefs, il ne restait plus, dans tout l'" Empire fortuné " un coin de terre, si petit soit-il, dont les habitants n'aient reconnu la souveraineté du Sultan et accepté la protection de la France. ¹ »

1. Général Huré, « La Pacification du Maroc », Éd. Berger-Levrault, Paris 1952.